

Paris, 18 janvier 1921.

5410



Chère amie,

Demain, en voyant le beau temps, j'ai eu la tentation d'aller vous voir. Puis je me suis dit que j'étais très fatigué, que Camille serait probablement chez vous, et que je pouvais m'octroyer une promenade à la juste mesure de mes propres convenances. Et c'est résolu que je me suis trouvé chez moi à Paris pour recevoir ce bon Camille, arrivé un jour plus tôt que nous ne pensions et qui avait vu vous voir samedi. Et le voilà ici pour un mois.

Pas de Péret, mais notre vieille connaissance Briand. Quelqu'un de sérieux m'a dit que Léogues n'était pas à garder. Il n'en est pas moins vrai que Parlement et ministère ont bien l'air de s'être concertés pour jouer leur comédie. Si Léogues ne méritait pas d'être censuré, on pourrait le renvoyer quelques semaines plus tôt; mais on aura voulu que certains ministres pussent tirer des élections sénatoriales un profit qu'ils n'y auraient peut-être pas trouvé s'ils avaient été par terre. Leur intérêt dans cette combinaison me paraît plus facile à découvrir que le nôtre.

Comme je ne suis pas prophète, je n'en

risquerai pas à dire que Briand
n'est pas encore le sauveur attendu. Je
me contente de le penser. On va continuer
de chercher avant tout un moyen de
faire payer les Allemands. On va rencontrer
la même difficulté du côté des Allemands,
la même réfréance du côté de nos alliés,
à satisfaire les réclamations et le programme
de notre gouvernement. Oserai-je vous avouer
que je partage un peu les sentiments, non
des Allemands, mais des Anglais. — Quant aux
Italiens, comme vous savez, je pense à eux le
moins possible. — Il me semble que nous ~~isolons~~
beaucoup trop à vouloir transformer, dans un
temps indéterminé, l'Allemagne en une vaste
à l'Est dont nous ~~faciliter~~ la plus facile,
sans aucun égard aux possibilités morales de
la chose, — et cela, non pour reconstruire ces
plus tôt nos malheureux pays dévastés, mais
pour continuer le beau système de gaspillage
qu'ont favorisé tous les gouvernements qui
se sont succédés pendant la guerre, et
que ceux qui sont venus depuis n'ont pas
eu le courage de réprimer. Entre nous, je
les soupçonne fort de n'en avoir pas eu
seulement l'idée. Briand n'imaginait tout
à fait s'il avait l'idée et le courage. On va

donc continuer de vouloir exhorter
 l'Allemagne sans ~~qualifier~~, et, naturellement,
 on va continuer de trouver chez elle la
 même résistance obstinée, chez les Anglais
 la disposition à secourir la résistance de
 l'Allemagne; finalement, nous céderons,
 parce que nous n'aurons pas pu faire autrement,
 après avoir exaspéré les Allemands et tant
 la patience des Anglais; et nous nous retrouverons
 devant le gouffre, l'immense tonneau sans
 fond qui ont été créés chez nous la guerre, la
 dévastation allemande et surtout l'incapacité
 préjudice de nos gouvernements, par cet état
 au gaspillage que le tonneau n'a pas de
 fond et qu'il fait éperdument. Jamais tout
 d'un coup, ni nous le pourrions capter, ne
 rempliraient ces abîmes. On le sait bien, et
 on fait semblant de ne pas s'en apercevoir.
 On nous répète que les Allemands faieront,
 et l'on n'ignore pas qu'ils ne faieront jamais
 ainsi. On aurait dû s'en rendre compte dès la
 première heure, et se dire aussi qu'il valait
 infiniment mieux s'arrêter de lacerer une
 indomptée limitée, dans un délai limité
 aussi, que de prétendre à une indomptée
 illimitée dans la seule perspective incitant
 les Allemands à tout refuser.

Pendant que je suis en train de vous

1125
faire ma confession, je vous avouerai que
le grand danger pour nous ne me paraît
pas être au dehors. C'est le manque d'argent que
nous avons le plus grand besoin pour nous
relèver. C'est de courage et d'honnêteté dans la
désertion, du courage et de l'honnêteté, on en
trouve au moins dans le peuple, si on savait
les secourir et les guider. Quant à l'élection
dirigée, on disait que les morts de la
guerre ont emporté leur âme, ... Tout cela pour
vous dire que je ne crois pas beaucoup au
ministère Briand. Je n'aurais pas cru davantage
au ministère Poincaré avec tous les grands noms
dont il aurait pu resplendir. Il en faut être
certain et écrire que la politique doit être d'expédients
jusqu'au jour où un accident mortel emporte
la société qu'elle soutient.

Je vous avais prévenue que mon livre
était épouvantable. A quelques-uns de mes plus
familiers amis j'ai adressé comme dédicace, sous
la ramure, ces mots de l'évangile: "C'est moi, ne
craignez pas." Mais ce n'est pas une petite affaire
qui de déserte à fond l'unique livre ancien qui
raconte la fondation de l'Église chrétienne. J'aurais
mieux aimé qu'il fût lu par tout le monde. Je crois que
par moi rendus à la scène française. Je crois que
je reviens surtout les injures de quelques théologiens.

Affectueux respects.

A. Lairy